*Ami du Clergé* du 30 janvier 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Une Mission paroissiale.** — IV. N.-S. Jésus-Christ, 65.
**Cours de prônes sur le Décalogue.** — XXXIII. Maux causés par l'impureté et moyens pour se corriger de ce vice, 69.
**Cinq minutes d'Evangile.** — XII. 5e *Dim. après l'Epiphanie :* Le problème du mal moral, 71. — XIII. *Septuagésime :* Le murmure des ouvriers de la première heure, 72.
**La prédication des choses qui nous entourent.** — 8. Les pieds, 73. — 9. La violette, 74. — 10. Les moteurs, 75.
**Lectures sur sainte Jeanne d'Arc.** — V. Echec à La Charité-sur-Loire, 77. — VI. Trois mois d'angoisse, 79.

## UNE MISSION PAROISSIALE

### IV

#### NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Notre zèle doit s'employer au service de Dieu et de Jésus-Christ.

I. — ***Jésus**, envoyé de Dieu.* Sa vie cachée et publique. Son œuvre : les bienfaits répandus autour de lui. Sa doctrine et ses effets en ce monde. Son immolation qui réconcilie le ciel et la terre en rouvrant le ciel à l'humanité.

II. — *Jésus, Dieu lui-même.* Quelques signes de sa divinité : les prophéties qui l'annoncent, les miracles qui garantissent sa véracité ; la Transfiguration ; la Résurrection, témoignage suprême. Le succès de son Eglise ne peut s'expliquer que par la divinité de son fondateur. Puisque le Christ est Dieu, la loi qu'il nous a donnée est obligatoire.

Servons Jésus avec respect, tendresse, abnégation.

Mes bien chers frères,

Pour que notre zèle soit fécond, il doit s'employer au service de Dieu, et cela conformément aux règles que le Seigneur lui-même nous a posées. Pour être sûrs de plaire au Tout-Puissant, il est nécessaire d'abord d'étudier, d'après les communications divines, ce qu'il attend de nous. Or cette volonté nous avait, sans doute, été transmise, depuis les temps les plus reculés, par les révélations de la Sainte Bible. Mais le Père qui veut notre bonheur a voulu compléter et, si l'on peut dire, perfectionner son œuvre en déléguant à l'humanité un ambassadeur extraordinaire qui promulguerait la loi de grâce, qui obtiendrait le pardon de nos crimes, qui fléchirait le ciel courroucé contre nous.

Cet ambassadeur, vous le connaissez : c'est celui dont la rayonnante figure domine le monde, celui qui daigna nous servir de modèle, celui en qui repose toute notre espérance : c'est N.-S. Jésus-Christ.

### I

I. — Est-il besoin de vous redire l'étonnante histoire du Messie ? Depuis des siècles et des siècles, l'univers attendait sa venue. L'humanité, coupable depuis le péché d'Adam, avait entassé fautes sur fautes, accumulé faiblesses sur révoltes. Chaque jour qui passait voyait des monstruosités nouvelles s'ajouter aux iniquités anciennes ; les hommes, pervertis et aveuglés, avaient voulu substituer à la règle de Dieu les caprices de leur ambition, le sadisme de leur cruauté, les fantaisies de leurs plaisirs et l'âpreté de leur avarice. Les choses en étaient venues à ce point que de temps à autre le courroux du Créateur éclatait sur la terre maudite, la submergeait dans un déluge, détruisait sous une pluie de feu les cités folles et rebelles, décimait les peuples pécheurs.

Mais, même en châtiant, Dieu est toujours un père. Aussi suspendait-il miséricordieusement ses fléaux pour appeler le monde à la pénitence, pour l'encourager d'un suprême espoir. Dès l'heure où il avait dû bannir le premier homme de l'Eden par lui profané, il avait fait luire à ses yeux l'espoir d'un rédempteur qui abolirait le passé de honte pour ouvrir une ère d'amour. Et depuis lors, les générations qui se succédaient, partagées entre le mal et la crainte, se transmettaient de l'une à l'autre, comme l'héritage le plus précieux, l'annonce maintes fois réitérée qui leur promettait un Sauveur.

Or il advint qu'une jeune fille, consacrée au Temple du Seigneur et habitant Nazareth, en Galilée, reçut un jour la visite d'un ange, et ce messager lui révéla que les temps étaient accomplis. Quelques mois après, par une froide nuit d'hiver, Jésus naissait dans une étable. Le monde, à part quelques bergers qui s'empressaient autour de la crèche, ne soupçonnait rien de l'événement prodigieux. Mais les chœurs célestes furent en fête : dans le ciel obscur de Bethléem un cantique nouveau fut chanté, un hymne dont l'écho vibre toujours et résonnera jusqu'à la consommation des siècles : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur terre aux hommes de bonne volonté. »

L'enfant miraculeux, tout de suite, fut en butte aux haines infernales : c'était dans l'ordre, car Satan ne pouvait sans frémir se voir arracher son empire. Hérode se chargea en vain d'accomplir l'œuvre de l'enfer. Après quelques années d'exil dans une bourgade égyptienne, le Messie ignoré de tous revint dans la maison de sa famille, en attendant l'heure de se manifester. Son adolescence fut semblable à tant d'autres : soumise, laborieuse, discrète, à peine coupée par ce premier prodige de sa fuite au Temple, où, âgé seulement de douze ans, il expliqua aux savants stupéfaits le sens surnaturel de la Loi que ne comprenaient plus, depuis longtemps, ni les pontifes, ni les docteurs.

II. — Un jour, enfin, le Christ sortit de sa demeure. Aussitôt sa voix retentit sur les collines galiléennes, et les populations d'alentour s'effarèrent bien vite des enseignements étranges, des dogmes nouveaux que cette voix leur annonçait. Etait-il possible de croire que la rédemption était commencée, que le règne de l'amour allait se substituer sans retard au rude joug de la loi d'airain ?

Pourtant quelques pauvres gens se décidèrent : ils obéirent au geste impérieux et doux du Maître qui

les appelait à sa suite. Et, dans son petit cortège d'apôtres, Jésus traversa les bourgades. Il vint s'asseoir à la table d'un festin pour ratifier l'union de l'homme et de la femme et, comme le vin faisait défaut, une seule parole tombée de ses lèvres transforma l'eau des amphores en ce liquide chaud et vermeil qui devait plus tard servir de matière à l'Eucharistie.

Puis le Christ se remit en route et les foules, avides maintenant, guettaient son arrivée pour recevoir ses grâces. Il consolait les désolations et les deuils ; sa main, posée sur des yeux morts, les faisait revivre à la lumière ; son commandement redressait les boiteux et libérait les paralytiques, son autorité chassait les démons des corps qu'ils torturaient en les possédant. Les prodiges surgissaient, pour ainsi dire, à chacun de ses pas.

Un soir, il rencontra aux portes d'une ville le funèbre convoi d'un jeune homme que suivait une mère éplorée. Il arrêta les porteurs et rendit, plein de vie, l'enfant à sa mère. Une autre fois, un malheureux vint se jeter à ses genoux pour obtenir la santé de sa petite fille agonisante. Quand Jésus arriva au chevet de l'enfant, celle-ci était déjà morte. Mais le Maître, avec un sourire souverain, fit taire les lamentations ; il saisit les doigts du cadavre et la morte ressuscitée chanta, grâce à lui, la gloire de Dieu.

Miracle plus surprenant encore : il fut un jour appelé auprès de son ami Lazare. Cette fois, il voulut attendre ; quand il vint à Béthanie, Lazare, depuis quatre jours, dormait dans la corruption du sépulcre. Le Messie, frémissant, fit un signe : on souleva la pierre du tombeau ; il lança à la mort l'ordre impérieux de rendre sa proie, et Lazare se dressa, vivant, pour attester la puissance du Christ.

Ce n'était pas assez des corps : Jésus ressuscitait aussi les âmes. Il allait s'asseoir sur la margelle du puits de Jacob pour attendre la Samaritaine coupable, pour lui dévoiler son passé humiliant, pour lui inspirer un repentir salutaire. Dans la demeure d'un pharisien, il accueillait, malgré les sarcasmes, une pécheresse désolée, il se laissait parfumer par elle et, en échange de son pauvre hommage, il lui rendait la grâce première en l'appelant à la sainteté.

Cet homme n'était pas seulement bon : il était la Bonté vivante. Une seule chose l'indignait : le mal qu'il rencontrait sur sa route. Mais alors, le Christ de douceur devenait soudain implacable : il flagellait l'hypocrisie des pharisiens, ces vipères qui empoisonnaient le peuple élu ; il brandissait des fouets de corde sur le dos des marchands qui profanaient le Temple. Puis, une fois justice faite, il retournait, toujours souriant, à son ministère de charité.

L'épopée étrange dura trois années, à travers les bourgs de Palestine, parmi les montagnes semées d'oliviers, sur les bords du lac de Tibériade, au milieu des foules accourues, tantôt enthousiastes, tantôt hostiles, mais qui ne pouvaient plus arracher d'elles-mêmes leur préoccupation du mystère du Christ.

III. — Ce n'était pas tout, bien au contraire. En même temps que les miracles, Jésus répandait autour de lui les mots d'une doctrine nouvelle que l'univers, si longtemps ployé sous la crainte, ne pouvait entendre sans un frisson. Jésus disait que les temps de colère étaient révolus ; que Dieu se laissait fléchir et qu'il condescendait à se rapprocher des fils ingrats, des fils pécheurs qu'il avait souvent dû punir. Désormais, entre l'homme et Dieu, un pacte nouveau allait se conclure. L'homme, de son côté, s'engagerait à servir Dieu, à l'adorer, à garder son jour ; l'homme pratiquerait la justice en respectant non seulement la personne et la propriété d'autrui, mais encore sa réputation, son honneur et la vérité qu'on doit à tous ; l'homme s'ennoblirait lui-même en menant une vie plus chaste, en domptant ses passions, en aimant son prochain d'une fraternelle charité.

D'autre part Dieu promettait de laver la tache originelle, de pardonner au repentir les fautes que l'égarement pourrait faire commettre encore, mais qu'une sainte pénitence expierait généreusement. Dieu s'engageait pour l'avenir à ne plus considérer l'homme seulement comme le sujet auquel, de droit éternel, il commande, mais encore comme le fils que son adoption régénère et à qui il concéderait une part du royaume des cieux. Désormais les rancunes historiques s'effaceraient dans une union surnaturelle et tous les peuples seraient frères, comme toutes les âmes sont sœurs, dans l'amour d'un même Dieu.

Jésus disait cela, souvent, en paraboles : il apprenait au monde la pitié par l'histoire du Samaritain, il lui enseignait l'apostolat par l'exemple du bon Pasteur, il le convoquait à l'union divine par la comparaison de la vigne. Mais, d'autres fois aussi, le bon Maître s'exprimait de façon plus précise. Un matin que le peuple l'assiégeait, il s'assit au sommet d'un coteau et promulgua les béatitudes que chacun de nous est en droit d'attendre : « Bienheureux, dit-il, ceux dont l'esprit recherche la pauvreté, car le trésor du ciel leur appartient ; bienheureux les doux, car ils posséderont la terre ; bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ; bienheureux les affamés de justice ; bienheureux les miséricordieux, car la miséricorde leur est promise ; bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ; bienheureux les pacifiques, enfants privilégiés du Seigneur ; bienheureux ceux que l'on persécute pour le droit, car le royaume du ciel est à eux. »

Jésus, en outre, prêchait d'exemple. Il s'enfuyait dans le désert pour échapper aux fanatiques qui voulaient lui imposer la couronne ; il mortifiait son corps par le jeûne pendant quarante jours de suite ; il rejetait dans les abîmes Satan qui voulait le tenter.

IV. — Puis, lorsque Dieu l'eut décrété, Jésus consomma son sacrifice qui, seul, pouvait sauver le monde. Pendant les fêtes de la Pâque, il réunit tous ses apôtres pour leur partager le pain de vie et leur conférer le sacerdoce qui régénérerait les peuples. Il se rendit dans l'oliveraie solitaire où l'attendait la trahison. Durant l'effroyable agonie, il accepta l'amer calice que l'ange présentait à ses lèvres, comme

la coupe salutaire qui ranimerait, qui vivifierait l'humanité.

Cependant, Judas rôdait dans l'ombre. Jésus fut saisi, enchaîné, traîné à grand renfort de coups et d'injures devant le Sanhédrin qui, pour cette cause urgente et capitale, avait cru devoir siéger la nuit. Promené de juridiction en juridiction, renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Hérode, il resta impassible. Il n'éleva qu'une fois la voix : ce fut pour se proclamer Fils de Dieu, Dieu vivant. Sa sérénité dominait toutes les tortures et toutes les insultes ; il restait muet sous les verges, il se taisait quand on le couronnait d'épines, ne regrettant, au fond, qu'une chose : les crimes de ses pauvres bourreaux.

Après qu'il eut subi l'outrage suprême de se voir préférer un voleur de grands chemins, le Christ reçut la croix sur ses épaules. Il monta, haletant, au Calvaire ; il fut cloué ignominieusement et il se dressa, aux yeux du monde, sur son gibet de souffrance et de gloire. Il y resta pendant trois heures, les trois heures qui expliquent et dominent l'histoire entière de l'univers. De temps à autre, péniblement, un mot s'échappait de ses lèvres, pour pardonner et pour bénir. Puis vint enfin l'horreur suprême : dans un grand cri, Jésus mourut.

Il mourut, parce qu'il le voulait bien. Il mourut parce que son sang était seul capable de purifier la terre, de la réconcilier avec le ciel, de rouvrir aux hommes qu'il aimait les perspectives de bonheur, les portes du paradis perdu. Il mourut dans l'ébranlement de la nature bouleversée et dans l'ultime manifestation de sa puissance souveraine. Il mourut pour nous faire renaître. Il mourut pour la gloire de son Père, qui était aussi sa propre gloire.

Mais il ressuscita le troisième jour.

## II

La résurrection de Notre-Seigneur, m. f., est l'événement qui domine l'histoire du monde. C'est à la fois le témoignage certain et l'apothéose éclatante de la Divinité incarnée.

I. — Jésus, en effet, ne s'était pas borné à s'annoncer à l'univers comme le messager de Dieu ; il s'était présenté comme Dieu lui-même, ne faisant qu'un avec le Père qui règne dans les cieux. Il est, sans doute, loisible à n'importe qui d'avancer une affirmation aussi audacieuse. Mais il est infiniment plus difficile de la prouver. Or Jésus a montré maintes fois que son assertion était vraie, qu'il était réellement le Seigneur, puisqu'il en possédait en propre toute la sagesse, toute la puissance, tous les attributs infinis.

Longtemps avant sa venue, sa naissance avait été prédite au monde malheureux. Lorsque Dieu, dans sa juste colère, chassait du Paradis terrestre nos premiers parents, il faisait pourtant briller à leurs yeux la lointaine aurore d'un avenir meilleur. Il leur promettait son Fils, qui naîtrait d'une Vierge pour racheter le genre humain.

Durant la longue suite des siècles pendant lesquels l'humanité expiait la faute originelle, de temps à autre les prophètes apaisaient, de la part de Dieu, les angoisses de l'attente, en précisant les circonstances qui entoureraient l'arrivée du Messie, les signes auxquels on devrait le reconnaître. Ils disaient le lieu et le temps de sa naissance, à Bethléem, c.-à-d. « maison du pain », lorsque le sceptre serait sorti de la maison de David ; ils racontaient d'avance sa généalogie, les moindres détails de sa première nuit, lorsqu'un âne et un bœuf devaient reconnaître leur Maître dans une crèche. Ils le suivaient dans les péripéties de sa vie obscure, dans les labeurs de sa mission ; ils s'attachaient à décrire les détails de son martyre comme la gloire de son triomphe.

Leurs prédictions étaient publiques, bien avant l'avènement du Christ ; elles étaient aux mains non seulement des juifs, mais des païens et de tout l'univers civilisé d'alors. A partir de la nuit de Noël, chacun, pendant trente ans et plus, put suivre pas à pas leur réalisation. Dans la vie de Jésus, les événements se succédaient ainsi qu'ils avaient été annoncés de par Dieu. Et puisque Dieu lui-même avait d'avance dit que ce Sauveur mystérieux posséderait la nature divine, il fallait bien, quoi qu'on en eût, avouer que celui qui accomplissait ainsi les promesses célestes était le Dieu promis.

II. — Une fois qu'il eut commencé la prédication de son Evangile, Jésus multiplia sans cesse les preuves de sa divinité. Celui que les anges avaient acclamé dans son misérable berceau, celui qui, à douze ans, avait surnaturellement confondu les docteurs et les pontifes d'Israël, ce fils sans études d'un charpentier ignorant, se mit à développer devant les foules une philosophie inconnue qui révélait une sagesse surhumaine, une science que la terre ne pouvait même pas soupçonner.

Pour mieux appuyer ses dires, ainsi que nous le racontions tout à l'heure, il accomplissait des actes étranges : au chevet des malades, il se montrait le roi de la santé ; sur le lac de Génésareth il domptait les flots en tempête ; penché sur de pauvres cadavres qui, par lui, revenaient à l'existence, il se manifestait le Maître de la vie. Il n'y a qu'un être qui soit le Maître de la vie, qui puisse commander à la nature, qui sauve les corps comme il sanctifie les âmes, et cet être s'appelle Dieu. Les miracles de Notre-Seigneur, ces miracles accomplis sous le regard des foules, ces miracles contrôlés par des adversaires haineux et impuissants, ces miracles dont la réalité a résisté à l'analyse de vingt siècles, ces miracles n'étaient pas seulement des actes de charité compatissante, ce n'étaient pas seulement une confirmation de la doctrine : ils étaient la preuve du pouvoir souverain, ils proclamaient à la face de l'univers la divinité de Jésus.

Essaierez-vous de répondre à cela — ainsi qu'on l'a fait quelquefois — en objectant que le Seigneur lui-même aurait pu déléguer à un homme ces facultés extraordinaires, cette participation à sa suprême autorité ? Il est trop facile de réfuter cette objection déjà si vieille. Dieu, qui est la Vérité absolue, Dieu qui ne peut tromper les hommes pas plus qu'il ne peut s'égarer lui-même, Dieu ne pouvait pas cor-

roborer, par une complaisance criminelle, une théorie erronée, une usurpation sacrilège de ses imprescriptibles droits. Le Christ avait maintes fois répété qu'il était Dieu, fils du Dieu vivant. Puisque chacun de ses prodiges tendait à affermir la foi des peuples en sa parole, le Seigneur se fût fait complice en lui maintenant une puissance qui eût abouti à duper le genre humain. Il faut donc, de toute nécessité, que Dieu le Père ait voulu se solidariser avec le Messie, avec ses affirmations solennelles, pour que les miracles aient pu se produire. Il faut avouer simplement, chrétiennement, que Jésus était reconnu Dieu par le Très-Haut, qu'il était lui-même le vrai Dieu.

Certaines de ses manifestations portent d'ailleurs un cachet de splendide apothéose. Un jour, prenant avec lui ses quelques amis préférés, Jésus gravit une colline. Là il leur apparut dans sa gloire. La voix du Père se fit entendre dans les nuées, comme elle l'avait fait déjà sur les rives du Jourdain, et les Apôtres éblouis entendirent ce témoignage : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Mais la glorification de Jésus, son miracle capital, ce fut surtout — puisqu'il faut y revenir — ce fut sa résurrection. Depuis trois jours, le Christ, après avoir expiré devant mille témoins, n'était plus qu'un cadavre, cadavre exsangue à force de blessures, transpercé d'un suprême coup de lance. Ce corps, d'où la vie s'était bien enfuie, avait été serré dans des bandelettes, déposé dans un étroit tombeau, parmi les parfums asphyxiants des aromates. Pour que nul subterfuge ne fût possible, les scellés de la synagogue avaient été apposés sur la pierre ; une garde hostile et farouche se relayait sans cesse autour du sépulcre.

Et voilà que soudain une force inconnue éclate dans cette tombe silencieuse ; la terre tremble, la dalle antérieure est projetée, les sentinelles effarées tombent, dans l'éclat du triomphe le Christ apparaît plein de vie. Certes, ce n'était pas la première de ses merveilles : ressusciter les autres est déjà une démonstration suffisante, mais se ressusciter soi-même, et cela par son propre pouvoir, n'est-ce pas le signe souverain qui proclame la divinité du Christ ?

III. — Que de faits, d'ailleurs, depuis deux mille ans, sont venus attester encore que Jésus n'est pas seulement un homme ! L'Eglise fondée par le Messie a reçu des dons surhumains qui se manifestent quand il le faut. Elle aussi, aux moments opportuns, se voit confirmée par des miracles. Mais il est un miracle moral, plus étonnant sans doute que bien d'autres, qui prouve la toute-puissance de son auteur et de son maître : c'est le prodige inexplicable de son développement, de sa conservation, des résultats incroyables obtenus par elle, grâce à Jésus.

Voilà qu'un jour un juif obscur se dresse dans une bourgade galiléenne ; il réunit autour de lui une douzaine de pauvres hères, quelques autres douzaines de sectateurs. L'agitation éclose autour de lui ne dépasse guère, d'abord, le cercle étroit de sa province et l'aventure se termine bientôt par une condamnation infamante, par le supplice de la croix. Humainement tout est bien fini : que voudriez-vous qu'il sorte de là ?

Mais les voies de Dieu sont mystérieuses. Affolés à la mort de leur chef, les Apôtres se ressaisissent sous l'impulsion de l'Esprit-Saint. Audacieusement ils se partagent le monde et ils s'en vont à la conquête. Bientôt l'Orient ne parle plus que d'eux. Les empereurs se troublent à leur arrivée et Rome tombe en leur pouvoir. Trois siècles de persécution et de sang ne font qu'affermir leur victoire. Sur les ruines du monde antique, ils dressent une Europe nouvelle ; les évêques, leurs successeurs, arrêtent l'invasion barbare, rénovent les sciences et les lois, imprègnent les jeunes générations d'un esprit d'ordre et de charité qui, malgré d'inévitables conflits, assure l'équilibre des Etats. Dans le rayonnement du XIIIe siècle, l'Eglise, pour assurer la paix, fonde cette Société des Nations plus sainte et plus durable que toute autre et qu'on nomme la Chrétienté.

Les siècles s'écoulent ; toujours l'autorité de l'Eglise se développe pour le bonheur des hommes. Même aux heures les plus indifférentes des temps modernes, c'est vers le Christ que se tourne inconsciemment l'humanité en proie au malheur : les socialismes, les communismes les plus perfides sont forcés, comme malgré eux, de piller, en les travestissant, une partie de ses doctrines. L'Eglise règne et régnera jusqu'au dernier instant du dernier jour.

Comment expliquer ce succès ? Comment l'Eglise, partie de si bas, peut-elle planer sur de si hauts sommets, se faire reconnaître même par des Etats qui se disent laïques, verser sur les foules misérables un esprit de miséricorde et d'espoir ? On dira que c'est grâce à son influence, à sa prudence diplomatique, aux circonstances qu'elle sut utiliser. Explication insuffisante, car cette sagesse même déborde les forces de la nature. La seule vraie réponse est celle de notre foi catholique : si l'Eglise a vaincu la terre, c'est parce qu'elle ne vit que par Jésus et parce que Jésus est Dieu.

A cette conclusion doctrinale, une autre conclusion pratique doit immédiatement s'ajouter. Puisque le Christ est Dieu, il a le droit de nous commander et ses lois s'imposent à nous. Le Messie ne fut pas seulement le bienfaiteur suprême des hommes : il reste, il restera toujours notre souverain législateur.

* *

Pour ce Dieu qui nous a tant aimés, qui a sacrifié pour nous-même sa vie, nous devons avoir des sentiments de respect et de gratitude. Il a droit à notre adoration, à cause de sa grandeur éternelle. Il a droit encore à notre tendresse, à cause de son infinie bonté. Nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses, et Dieu ne se sépare pas du Christ.

Ayons donc le courage de reconnaître le Christ comme notre roi, roi dans les affaires terrestres comme dans les empires du ciel. Ayons le courage de lui montrer, non par des paroles vaines, mais par des actes généreux, la gratitude que nous lui gardons. A celui qui nous a tout offert, qui s'offrit lui-même pour nous, il faut donner mieux que quel-

ques gestes indifférents ou quelques protestations platoniques. Ce qu'il peut exiger de nous, c'est notre existence tout entière, ce sont les sacrifices et les renoncements nécessaires, c'est la fidélité à ses principes, c'est l'abnégation de nous-mêmes qui, d'ailleurs, assure la paix de la conscience ici-bas et reste le gage de nos récompenses dans l'avenir. Ainsi soit-il.

## COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

### XXXIII

### MAUX CAUSÉS PAR L'IMPURETÉ ET MOYENS POUR SE CORRIGER DE CE VICE

Mes frères,

Après avoir vu les différentes manières dont on peut pécher contre le sixième et le neuvième commandement, il nous faut maintenant étudier les *déplorables effets* du péché d'impureté et indiquer les *moyens de l'éviter*.

### I

Le péché d'impureté est un de ceux qui causent le plus de ravages.

I. — Il cause la *ruine du corps*. Qui dira le nombre des infortunées victimes que le vice impur a conduites prématurément au tombeau ? Bien des jeunes gens et des jeunes filles étaient pleins de vie et de santé, ils faisaient l'orgueil de leurs parents qui fondaient sur eux les plus beaux espoirs ; on admirait l'éclat de leur regard, la fraîcheur de leur teint, la fierté de leur démarche. Tout à coup, leur santé a chancelé, leurs forces ont diminué, leur œil est devenu hagard, leur regard hébété, leur figure prend un teint cadavéreux... Que s'est-il donc produit ? Hélas ! ces malheureux ont contracté des habitudes perverses qui ont tari en eux les sources de la vie : ils se sont laissés aller à la débauche et celle-ci, minant lentement leur santé, a produit en eux la putréfaction du vice en attendant celle du tombeau... Allez dans les hôpitaux, parcourez les salles où des malheureux, victimes de l'impureté, sont soignés à l'écart de peur qu'ils n'infectent et ne contaminent les autres ; songez que les maladies honteuses pour lesquelles on les traite, ils les communiqueront très probablement aux infortunées qu'ils épouseront, ils les transmettront avec leur sang aux pauvres enfants qui naîtront d'eux et dites-moi si le péché d'impureté ne cause pas réellement la ruine du corps.

Il cause également la *ruine de l'intelligence*. Celui qui s'y livre n'a plus que des pensées basses. En dehors de ses grossières voluptés, de ses honteux excès, il n'y a plus rien pour lui. Aussi, en même temps que son corps, son intelligence s'étiole bien vite. On a vu des étudiants qui saisissaient tout, comprenaient tout, retenaient tout ; les plus beaux succès scolaires leur semblaient réservés, le plus bel avenir semblait s'ouvrir devant eux. Subitement, au grand désespoir de leurs maîtres et de leurs parents, ils ne font plus aucun progrès ; du premier ils passent au dernier rang de leur classe. D'où vient cette déchéance ? Du vice impur. La passion a obscurci leur intelligence, ils ont formé des liaisons coupables qui ne leur laissent plus l'esprit libre pour l'étude. Chez eux les honteux excès de la chair ont étouffé l'esprit.

Le péché d'impureté cause la *ruine du cœur*. On s'imagine que celui qui se livre à l'amour charnel a beaucoup de cœur. C'est au contraire le pire des sans-cœur et des égoïstes. « J'ai vu dans ma vie bien des jeunes gens, disait le P. Lacordaire, eh bien ! je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans un jeune homme débauché. » Il n'aime pas son prochain, car il ne fait que chercher parmi les autres des victimes de son infâme passion. Il n'aime pas sa famille, car, par sa mauvaise conduite, il la déshonore, il fait rougir son père, pleurer sa mère, et couvre de honte ses frères et sœurs. Il n'aime pas même l'objet de sa passion ; il lui jure bien un éternel amour, mais ce n'est que mensonge : à peine a-t-il séduit ses malheureuses victimes qu'il les délaisse avec leur déshonneur pour aller en corrompre d'autres.

II. — Le péché d'impureté procure également la *ruine de la famille*. C'est lui qui est la cause du dépeuplement de tant de foyers, parce que ceux qui les ont fondés ne recherchent que le plaisir dans le mariage qu'ils profanent et ne veulent point des charges de la paternité et de la maternité. C'est lui qui en brise tant d'autres par le divorce, car celui-ci est presque toujours demandé par un époux infidèle qui, oublieux de ses serments, abandonne son épouse légitime pour vivre avec la complice de ses débauches. C'est le péché d'impureté qui jette dans le monde tous ces enfants illégitimes qui, abandonnés par les auteurs de leurs jours, grandissent sans affection et sans éducation, devenant trop souvent une charge pour la société en attendant que, comme il arrive parfois, ils se tournent contre elle. C'est le péché d'impureté qui arme la main de tant de mères dénaturées qui, pour cacher leur faute ou ne pas voir augmenter leurs charges, font disparaître leurs enfants à leur naissance et parfois même avant. C'est le péché d'impureté, enfin, qui chaque jour donne lieu à ces drames affreux dont vous lisez le récit dans les journaux.

Le péché d'impureté cause la *ruine de la société* tout entière. Que de maux ce vice infâme n'a-t-il pas attirés dans le passé et n'attire-t-il pas encore chaque jour sur la pauvre humanité ! Il n'est pas de péché que Dieu déteste plus fortement. Pur esprit lui-même, il a en abomination ceux qui, au lieu de vivre selon l'esprit, vivent selon la chair et s'en font les esclaves. Aussi a-t-il de tout temps puni les crimes contre les mœurs avec une extrême sévérité.

Il détruit dans un déluge universel les contemporains de Noé dont la corruption lui est devenue insupportable. En punition d'un regard impur et d'un ricanement obscène de leur ancêtre, toute la race de Cham est maudite.

Sodome et les villes voisines se sont livrées à la

débauche. Pour les en punir, Dieu fait pleuvoir sur elles une pluie de soufre et de feu qui les consume avec leurs habitants, et la Mer Morte qui recouvre leur emplacement, disait Tertullien, exhale encore comme un goût d'incendie. David a beau pleurer son double crime d'adultère et d'assassinat, les fléaux qui en sont le châtiment ne s'abattent pas moins sur sa famille et sur son royaume.

Et à une date plus rapprochée, qu'est-ce qui a jeté dans l'hérésie et arraché au giron de l'Eglise catholique l'Angleterre et toute l'Europe du Nord ? Le vice impur auquel le moine apostat Luther et le roi six fois divorcé Henri VIII s'étaient asservis. Qu'est-ce qui a préparé la Révolution française ? L'immoralité du règne de Louis XV. Il a fallu tout le sang versé sur les échafauds pour laver la boue dont elle avait couvert la France.

III. — Mais surtout le péché d'impureté est la *source de peines éternelles* très graves pour ceux qui le commettent. Les maux dont Dieu punit ce péché en ce monde ne sont rien en comparaison des châtiments qu'il lui réserve en enfer. « Ni les impudiques ni les adultères, dit S. Paul, n'entreront au ciel. » (I Cor., VI, 9). Les péchés contre le 6e et le 9e commandement ont cela de particulier en effet qu'ils constituent toujours une matière grave. Même lorsqu'il ne consiste que dans une pensée ou un désir, dans une parole ou dans un regard, ce péché, s'il est commis avec pleine connaissance et parfait consentement, suffit pour fermer le ciel à son auteur et le faire tomber en enfer. Et ce résultat sera d'autant plus sûrement acquis, hélas ! que ceux qui commettent cette faute ne tardent pas à perdre la foi qui trouble leurs jouissances malsaines, ou tout au moins ont presque toujours honte de l'avouer en confession. S'il est un commandement touchant lequel le démon muet ferme, cadenasse les lèvres des pénitents, c'est le sixième. Aussi S. Alphonse de Liguori affirmait-il que, de tous les péchés, c'est celui d'impureté qui fait tomber le plus de monde en enfer. « Sur cent réprouvés, disait-il, quatre-vingt-dix-neuf sont damnés pour ce péché et le centième n'en est pas exempt. »

## II

Que faut-il donc faire pour *éviter ce péché* et s'épargner les maux dont il est la source ?

Il faut d'abord éviter tout ce que nous avons indiqué dans notre dernière instruction comme y portant : l'oisiveté, les mauvais regards, les mauvaises conversations, les mauvaises lectures, les fréquentations dangereuses, les danses, en un mot tout ce qui trouble l'imagination et surexcite les sens.

Il faut mener une vie mortifiée. « On ne vient à bout de ce genre de péché, disait Notre-Seigneur, que par le jeûne et la prière. » Pour vaincre les tentations d'impureté, S. Jérôme se meurtrissait à coups de pierres, S. Bernard se plongeait dans un étang glacé, S. François d'Assise se roulait dans les épines. Sans aller jusque là, sachons mortifier notre chair, la châtier au besoin, nous l'empêcherons ainsi de se révolter.

Mais si excellentes que soient toutes ces précautions pour pratiquer la sainte vertu de pureté, elles resteront inefficaces si la grâce de Dieu ne vient à notre aide. Demandons-la et méritons-la par la prière, la fréquente réception des sacrements et une tendre dévotion envers la Sainte Vierge.

Prions. « Sachant, dit le Sage, que je ne puis pratiquer la continence si Dieu ne m'y aide, je lui ai demandé cette grâce avec instance. » (Sap., VIII, 21). Faisons comme lui.

Approchons-nous souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Si pénible que soit l'aveu des péchés contre la sainte vertu, déclarez-les sincèrement en confession. Je serais désolé si tout ce que je vous ai dit pour vous en détourner pouvait vous faire craindre de déclarer ces fautes au saint tribunal. Soyez persuadés que le confesseur sera plein d'indulgence pour vous, quelles que soient les faiblesses que vous lui accuserez. Il n'aura pour cela qu'à imiter Notre-Seigneur dont il tient la place et qui fut lui-même plein de miséricorde pour la femme adultère, et pour la pécheresse Madeleine que tout le monde montrait du doigt. Non content de leur pardonner, n'a-t-il pas pris leur défense ?

Sans doute, il vous en coûtera de faire l'aveu de ces fautes, mais cette honte en sera déjà une expiation. Et puis, la crainte d'éprouver cette honte à nouveau vous les fera éviter et finira par vous en corriger complètement. C'est le moyen qu'employait S. Philippe de Néri pour faire perdre à ses pénitents l'habitude de ce péché : il leur commandait en effet de revenir se confesser de ce péché dès qu'ils l'avaient commis. Aidés par la grâce du sacrement de pénitence, fortifiés par la sainte communion qu'ils recevaient ensuite, ils finissaient par résister sans effort à ce vice dont ils avaient été si longtemps les esclaves.

Ayez enfin une grande dévotion à la T. S. Vierge et placez-vous sous sa protection toute-puissante. Le P. Zucchi prêchait dans une église de Rome. A l'issue de son sermon, un jeune homme de noble famille vient le trouver, lui expose qu'il voudrait changer de vie, mais qu'il n'a pas le courage de rompre les liens honteux qui l'enchaînent. « Ce sera l'œuvre de la grâce, lui dit le Père. Pour le salut de votre âme, je veux vous donner la bienheureuse Vierge pour Souveraine et pour Mère. Si vous acceptez et si vous vous montrez son serviteur et son enfant, j'ai la confiance qu'elle vous donnera les secours nécessaires pour échapper au démon. Comme signe de votre acceptation, voici tout ce que je vous demande. Le matin, dès votre lever, récitez un *Ave* en l'honneur de sa virginité sans tache, puis ajoutez : « O ma Souveraine, ô ma Mère, je m'offre tout à vous et, pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Ainsi, ô ma bonne Mère, puisque je vous appartiens, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété. » Vous répéterez la même prière le soir et vous baiserez la terre. Si, pendant le jour ou pendant la nuit, le démon vous excite à quelque

mauvaise action, dites aussitôt : « O ma Souveraine, ô ma Mère, souvenez-vous que je vous appartiens, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété. »

Le jeune homme fut fidèle aux recommandations du saint religieux. Et la Sainte Vierge le garda si bien que non seulement il se corrigea de ses habitudes honteuses, mais il devint un saint.

Ayons comme lui une tendre dévotion envers Marie ; comme lui, cette bonne Mère nous aidera à combattre notre mauvaise nature et à vivre purs. Ainsi soit-il.

## CINQ MINUTES D'EVANGILE

### XII

**5e Dimanche après l'Epiphanie**

LE PROBLÈME DU MAL MORAL

« Seigneur, voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie ? » Cette demande exprime un état d'âme fréquent provoqué par la vue du mal moral dans le monde. C'était celui des apôtres Jacques et Jean qui demandaient à Notre-Seigneur le pouvoir de faire tomber la foudre sur une cité où ils avaient été mal reçus. (Luc, IX, 55). C'est encore celui de bien des chrétiens qui s'étonnent de voir Dieu supporter avec tant de patience les outrages sanglants dont il est l'objet de la part des hommes. « *Exsurge, Deus, judica causam tuam.* Levez-vous, Seigneur, et jugez votre propre cause » (Ps. LXXIII, 22), diraient-ils volontiers dans leur zèle. Pour nous apprendre quels doivent être nos sentiments, examinons *ce qu'est l'ivraie* et *les raisons pour lesquelles Dieu en permet l'existence.*

### I

Notre-Seigneur lui-même a daigné nous indiquer ce que figure l'ivraie : « Ce sont, nous a-t-il dit, les fils du Malin. » En d'autres termes, c'est le résultat de tous les efforts que déploie le démon pour contrecarrer l'action de la grâce divine et empêcher les âmes de parvenir au salut. Et il faut avouer que la situation, telle qu'elle nous apparaît, a quelque chose de déconcertant, au premier abord.

Le champ, de l'aveu de Jésus, est le monde. Or le froment, représenté par l'Eglise catholique, forme la sixième partie du total des hommes qui peuplent la terre. L'ennemi est intervenu autrefois par les fondateurs des sectes idolâtres ou hérétiques ; actuellement encore il agit par toutes les forces qui s'opposent à la propagande des missionnaires, soit en leur fermant l'accès des pays à évangéliser, soit en répandant des théories perverses.

Dans l'Eglise catholique elle-même, tout est loin d'être parfait. L'ivraie s'y montre de bien des manières : ceux qui la sèment sont les hérésiarques qui, d'un seul coup, arrachent au Christ des milliers, voire des millions d'âmes ; ce sont les mauvais pasteurs qui abusent de leur autorité pour séduire le troupeau qui leur a été confié ; ce sont les persécuteurs, dont les menaces ont pour conséquence d'entraîner la chute des faibles ; ce sont les mauvais exemples ; c'est l'impunité et la prospérité des méchants.

En un mot, le grand semeur d'ivraie, c'est le scandale. Le démon ne trouve que trop de complicités parmi les hommes, et, tandis que le bien s'accomplit à grand'peine, le mal se propage avec rapidité. A la vue de tant d'âmes qui se pervertissent tandis que, placées dans de meilleures conditions, elles seraient devenues ou demeurées vertueuses, on comprend que certains soient tentés de regarder Dieu comme intervenant trop peu énergiquement pour défendre son champ.

Bien plus, l'ivraie se trouve en nous-mêmes. A côté d'inclinations au bien, que de penchants mauvais, que de tentations, que de luttes, dont notre âme sort trop souvent vaincue ! S. Paul lui-même souhaitait de voir disparaître la loi du péché qui était dans ses membres, afin d'appartenir tout entier à Jésus-Christ. Ce désir, tous les bons chrétiens le partagent.

### II

La conduite de Dieu, tout en restant mystérieuse pour nous sur bien des points, ne manque pourtant pas, aux yeux de la simple raison, de solides motifs qui la justifient.

L'Evangile nous énonce le premier : la conservation du bon grain. Quand les pousses sont encore tendres, on distingue mal le blé de l'ivraie, c'est pourquoi on risque d'arracher le premier pour laisser celle-ci. Tant que l'homme vit sur terre, le choix qu'il fait entre le bien et le mal est sujet au changement : tel qui a mal commencé fera pénitence et deviendra un saint ; tel autre qui laissait concevoir les plus belles espérances opérera la plus lamentable des défections. Dieu seul connaît les prédestinés ; les autres créatures, les anges eux-mêmes, ne peuvent que se baser sur les apparences extérieures, ce qui est la cause de bien des erreurs. Supprimer le pécheur dès qu'il se montre tel aboutirait donc à plonger dans la damnation des âmes qui étaient appelées au bonheur du ciel. Le spectacle des conversions, en outre, et le pardon des pécheurs ne sont-ils pas un réconfort pour les bons et une éclatante manifestation de la miséricorde divine ?

« Parce que tu étais agréable à Dieu, dit l'archange Raphaël à Tobie, il a fallu que la tentation t'éprouvât. » (Tob., XII, 13). Ces paroles nous montrent un autre motif de la patience divine. De même que le feu purifie l'or des scories qui l'enveloppent et le rend plus brillant, de même la tentation dégage nos actes vertueux de tout mobile égoïste et nous fait tendre vers la perfection. Or, pour nous éprouver, le triomphe apparent du mal est un puissant moyen.

Si aucune cause, soit extérieure soit intérieure, ne venait s'opposer au bien ; si tout acte bon obtenait immédiatement sa récompense tangible et le mal son châtiment, où serait le mérite ? Ne servirait-on pas Dieu pour des calculs d'intérêt personnel et non pour lui-même ? De plus, c'est par la lutte que

s'exercent et se fortifient les athlètes ; c'est dans le combat que se mesure la vaillance du soldat ; c'est dans sa résistance aux scandales et aux tentations que se constate la vertu du chrétien. Toute l'histoire de Job est une démonstration de cette vérité. Sans les persécuteurs nous n'aurions pas les martyrs, sans les hérésies nous n'aurions pas les docteurs, sans les infidèles nous n'aurions pas les missionnaires intrépides, et, par suite, de quels actes d'héroïsme la terre ne serait-elle pas privée ?

Aussi Notre-Seigneur a pu dire avec raison : « Il est nécessaire qu'il y ait des scandales » (Math., XVIII, 7) et S. Paul : « Il faut qu'il y ait des sectes, afin que les frères d'une vertu éprouvée soient manifestés parmi vous. » (I Cor., XI, 19).

Bornons-nous à signaler brièvement un troisième motif : le triomphe d'une cause, malgré sa faiblesse et sa défaite apparentes, procure la gloire de Dieu beaucoup plus que si elle était abondamment pourvue des moyens humains. De même que le Christ conquit le monde par la croix, ainsi l'Eglise, toujours persécutée et sans défense, montrera son origine divine par la victoire qu'elle remportera sur les puissances infernales.

* *

Quand on examine le problème du mal, il faut toujours en venir à la solution qu'en donne S. Augustin : « Dieu ne tolérerait pas le mal dans ses œuvres s'il n'avait assez de puissance et de bonté pour tirer le bien même du mal. » Efforçons-nous de la comprendre de plus en plus. Et, en attendant que pleine lumière soit faite au Jugement dernier, veillons à ne pas laisser l'ivraie du péché envahir notre âme.

---

## XIII

### Septuagésime

#### LE MURMURE DES OUVRIERS DE LA PREMIÈRE HEURE

« Ton œil est-il méchant parce que je suis bon ? » Il n'est pas rare que les chrétiens pratiquants méritent d'entendre, à leur adresse, ce reproche sévère de la part de Dieu. Eux aussi ne craignent pas de murmurer contre le Père de famille et de critiquer sa conduite à l'égard de ceux qui ne se convertissent à la foi, à la pratique chrétienne, à une conduite vertueuse que sur le tard, et parfois au dernier moment de leur vie. Ces ouvriers de la dernière heure, Dieu les accepte comme les premiers ; il va les chercher et, quand l'heure du paiement arrive, il leur ouvre son ciel. Voilà qui est déconcertant pour les courtes vues qui sont souvent les nôtres.

Dieu s'est justifié par avance, et nous n'avons qu'à méditer un peu sur le texte évangélique pour en tirer des conclusions qui nous feront rougir de nos récriminations et pourront nous décider à nous corriger.

1. La conduite de Dieu est toujours infiniment sage ; nous n'avons donc pas à la juger, ni surtout à murmurer contre elle. Il se peut que, dans certains cas, nous ne voyions pas bien clair dans le plan de l'action de la Providence. Mais la faiblesse de notre esprit ne nous donne pas le droit de conclure à un manque de sagesse et de justice, de la part de Dieu.

2. Dieu est bon et miséricordieux. S'il ne l'était pas, nous l'accuserions d'excessive sévérité. O inconséquence ! Tous les jours, nous disons : Dieu est trop bon pour nous damner. Et parce que Dieu se contente d'un minimum de la part de certains enfants qu'il aime malgré de longues infidélités et qui reviennent à lui, à la fin, sous le coup de l'épreuve, de la maladie ou du malheur, nous nous récrions encore, mais cette fois, c'est ce même excès de bonté que nous condamnons, tandis que nous l'invoquions quand il s'agissait de nous.

3. Quand nous nous plaignons à Dieu de ce qu'il égale à nous ses pires ennemis qui seront, s'ils se convertissent, nos compagnons de paradis, vraiment ne donnons-nous pas la preuve que notre vertu est de bien mauvais aloi ? La grande maxime chrétienne, c'est, avec l'amour de Dieu, l'amour du prochain comme de soi-même. Or, est-ce aimer le prochain comme soi-même, et par suite est-ce être chrétien et digne du ciel, que de murmurer contre le salut des méchants et la bonté de Dieu à leur égard ? Je vous laisse le soin de conclure.

4. Vous êtes des personnes pieuses, je le veux bien, mais faites ces deux remarques : 1° A qui devez-vous, sinon à une grâce spéciale, d'avoir été choisis pour des ouvriers de la première heure ? 2° Comment avez-vous employé le temps que vous avez passé dans la vigne du Seigneur ? N'êtes-vous point pécheurs, vous aussi ? Si vous osiez prétendre que non, votre assertion orgueilleuse serait vite confondue par le témoignage de Dieu.

D'où je conclus, m. f., que nous devons nous humilier devant Dieu et le remercier de la faveur qu'il nous a accordée en nous attachant de bonne heure à son service et en nous plaçant sur un chemin propice à l'obtention de notre fin dernière. Les privilégiés, ce ne sont pas les autres contre le salaire desquels nous récriminons : c'est nous-mêmes avec ceux qui croient avoir le droit de se plaindre à Dieu.

Enfin, m. f., ajoutons que si Dieu donne son ciel à tous ceux qui viennent à lui à n'importe quelle heure de leur existence, il paiera chacun suivant ses mérites. Par conséquent, il nous est loisible de mériter beaucoup et d'avoir en paradis une place éminente. C'est à ceci principalement qu'il faut viser. Au lieu de regarder les autres, sinon pour les plaindre et les convertir, regardons-nous nous-mêmes. Pesons ce que Dieu a fait pour nous et ce que nous faisons pour Dieu, et malgré notre vie chrétienne, opérons notre salut avec crainte et tremblement, nous souvenant que celui qui est debout doit viser à ne point tomber, ce qui est toujours possible, hélas ! « *Qui se existimat stare videat ne cadat.* » (I Cor., X, 12). « Il sera beaucoup réclamé à celui qui aura reçu un grand dépôt. *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo.* » (Luc, XII, 48).

## LA PREDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

### 8

### Les pieds

Voici un prédicateur qui fait du bruit sur les pavés et les planchers ; il nous accompagne partout, puisque c'est lui qui nous porte. Nous pouvons donc l'entendre partout. Ce prédicateur, ce sont les pieds.

#### I. — Les pieds de Jésus

« *Aujourd'hui, la mode est aux beaux pieds. Quels sont les beaux pieds ? Incontestablement, et de beaucoup, ce sont les pieds de Jésus, qu'il faut adorer, baiser avec amour et arroser de nos larmes comme Madeleine la pénitente.* »

Ses pieds, Jésus les a pris pour venir à nous, pour courir à la recherche des pécheurs. Il les a lassés à notre service. Ils ont laissé derrière eux la trace de leurs pas pour nous montrer le chemin. Jamais les pieds de Jésus ne se sont égarés. Ils n'ont jamais été les pieds de l'orgueil : « *Non veniat mihi pes superbiæ.* » (Ps. xxxv, 12). Jamais l'avarice et l'amour des plaisirs sensuels n'ont dirigé leurs pas. Ils nous ont tracé la voie.

C'est ce chemin qu'a suivi Marie, qu'ont suivi tous les saints, qui ont pu dire : « *Pes meus stetit in directo.* Mon pied s'est tenu dans le droit chemin. » (Ps. xxv, 12).

Les pieds de Jésus ont toujours été dans le droit chemin, parce qu'ils ont toujours été conduits par l'amour divin. Aussi ils sont pour nous les pieds du *père miséricordieux* qui va à la rencontre de son fils prodigue quand il revient ; les pieds de l'*ami* qui veut se rapprocher de celui qu'il aime ; les pieds du *bon pasteur* qui va à la recherche de la brebis perdue et la rapporte sur ses épaules ; les pieds *percés sur la croix* pour laisser couler sur nous le sang rédempteur ; les pieds *cloués* pour nous apprendre l'obéissance qui répare la révolte de notre premier père.

Ils sont aussi les pieds du Tout-Puissant, dont la Sainte Ecriture nous dit que la terre est l'escabeau de ses pieds (Is., LXVI, 1), que ses ennemis lui serviront de marchepied (Ps. CIX, 1) et lècheront la poussière de ses pieds (Is., XLIX, 23).

#### II. — Les prédicateurs de l'Évangile

« *Les beaux pieds, ce sont aussi les pieds des messagers de la bonne nouvelle, des prédicateurs de l'Evangile.* »

Jésus a tant aimé les âmes ! Le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire, c'est de courir comme lui à la recherche des âmes égarées. Ainsi fit l'apôtre S. Jean qui, déjà bien vieux, courut dans la montagne à la recherche du jeune homme qu'il avait d'abord converti et qui était redevenu chef de brigands.

C'est cet exemple que suivent aujourd'hui les missionnaires, qui quittent leurs biens, leur famille, leur pays, pour aller dans les régions infidèles convertir et sauver les pauvres païens plongés encore dans les ombres de la mort. Aussi, avant leur départ, il se fait au Séminaire des Missions Etrangères, à Paris, une cérémonie bien touchante qui arrache les larmes. Ceux qui vont partir sont debout sur le marchepied du maître-autel, tournés vers le peuple, et tous les assistants, évêques, prêtres, parents, amis, spectateurs, vont leur baiser les pieds pendant que leurs camarades, qui partiront bientôt après eux, chantent avec entrain :

> Oh ! qu'ils sont beaux, vos pieds, missionnaires !
> Nous les baisons avec un saint transport.
> Oh ! qu'ils sont beaux sur ces lointaines terres
> Où règnent l'erreur et la mort !
> Partez, amis, adieu pour cette vie !
> Portez au loin le nom de notre Dieu.
> Nous nous retrouverons un jour dans la patrie :
> Adieu, frères, adieu !

Notre paroisse a donné autrefois des missionnaires à l'Eglise ; la liste en serait-elle close ? N'y aurait-il plus de sang d'apôtre dans les veines des jeunes qui grandissent ?

En attendant que se déclarent des vocations, soyons tous missionnaires sans quitter notre village, comme fit la petite sainte Thérèse dans son cloître, par la prière, par le sacrifice, surtout par le travail de notre sanctification personnelle, car les saints rayonnent au loin.

#### III. — Les pieds immodestes

« *S'il y a des pieds qui sont beaux et qu'il faut baiser avec respect, il y en a qui sont bien vilains, malgré les soins, ou plutôt à cause des soins ridicules que l'on en prend.* »

Bien vilains les pieds que l'on fait servir à la vanité et à l'immodestie, — quand même on les montre chaussés de fins souliers et de bas transparents ou couleur de chair, — et que l'on étale à tous les yeux grâce aux jupes raccourcies. N'est-ce pas d'eux qu'il est écrit qu'ils descendent à la mort parce qu'ils courent au mal ?

Oh ! combien j'aime mieux et trouve plus beaux les pieds chaussés de souliers solides et de bas robustes, qui font deviner une jeune fille économe, travailleuse, intelligente et affranchie de la servitude de la mode ! Combien les parents sont faibles et mal avisés de se faire complices des caprices et de l'orgueil de leurs jeunes filles ! Ils leur rendent par là un bien mauvais service. Mais que voulez-vous ? c'est la vogue du jour et on s'y soumet bien mieux qu'on ne se soumettrait à Dieu.

Bien vilains aussi les pieds des danseurs et des danseuses qui se trémoussent sur les planches d'un bal : ils sont *sales*, car ils font marcher dans la boue de l'impureté. Mais que les danseuses sachent que leurs danses d'aujourd'hui risquent fort d'être la préparation d'autres danses où les coups de pied, de poing et de bâton serviront d'archet, et où les injures, les cris, les blasphèmes remplaceront le violon. Et plût à Dieu qu'elles ne soient pas le prélude de danses éternelles au milieu des brasiers de

l'enfer : car les danses d'aujourd'hui sont la perdition des âmes.

Bien vilains tous les pieds que l'on met au service des passions et qui vont au désordre et à l'iniquité : ils sont les pieds boiteux qui ne marchent pas droit, les pieds paralytiques qui ne peuvent marcher vers le ciel. Quels pieds avons-nous ?

### IV. — L'insubordination

« *Pour que tout aille bien dans le corps, les pieds doivent rester en bas et la tête en haut. Et voici cependant la grande invention de notre époque : les inférieurs refusant d'obéir.* »

Pour qu'il y ait de l'ordre dans le monde et dans les sociétés, chaque personne et chaque chose doivent être à leur place, y rester et y remplir leur rôle le mieux possible. Ainsi qu'adviendrait le corps humain si on voulait mettre la tête en bas et les pieds en haut ? Je crois que l'invention n'aurait pas un brillant résultat.

Et cependant voilà un des grands désordres de notre temps : ce sont les inférieurs qui commandent et les supérieurs n'ont qu'à obéir. Le curé n'a plus rien à dire dans certaines paroisses : on n'a pas besoin de lui pour se conduire ; et cependant le prêtre est envoyé par Dieu et il a l'autorité de Dieu pour faire régner Dieu. Dans les familles, ce sont les enfants qui décident et les parents se soumettent. Dans les maisons où il y a des domestiques, des employés, ce sont eux qui veulent être les maîtres : c'est, disent-ils, à prendre ou à laisser.

Oh ! quel désordre ! et combien cela est contraire à l'esprit chrétien, qui veut qu'on se soumette à toute autorité légitime, car toute autorité vient de Dieu.

Assurément il est arrivé, et il arrivera toujours, que certains supérieurs abusent de leur autorité et l'exercent d'une manière plus ou moins hautaine et tyrannique, tandis que, d'après l'Evangile, celui qui veut être le premier « doit se faire le serviteur des autres. » Mais si ceux qui sont au-dessus des autres par leur position, leur talent et leurs vertus doivent se mettre au-dessous de tous, à plus forte raison ceux qui sont les derniers par leur condition ne doivent pas s'élever et se comporter comme s'ils étaient les premiers, car la Sainte Ecriture nous apprend que Dieu ne déteste rien tant que le pauvre orgueilleux.

## 9

## La violette

Ce soir, nous entendrons un prédicateur qui ne parle qu'au nez et aux yeux, et qui cependant parle éloquemment à l'esprit et au cœur. C'est la violette qui nous prêche par sa place, son parfum et sa couleur.

### I. — L'humilité

« *Je me cache et souvent, si mon parfum ne me trahissait pas, je resterais ignorée. Je te rappelle par là la grande leçon que donne l'auteur de l'*Imitation (ɪɪ, 3) : « Ama nesciri et pro nihilo reputari. *Aime à être ignoré et compté pour rien.* »

1° C'est nécessaire *pour rester dans la vérité*, car nous sommes des riens. Qu'est-ce en effet que notre corps ? Un amas de pourriture, un sac d'ordures masquées par un petit vernis de plus ou moins belle couleur. Que ce petit vernis soit supprimé ou quelque peu altéré, ce corps n'a plus en partage que la laideur et des éléments repoussants. Pour un rien aussi, l'organisme merveilleux du corps est dérangé et ce corps n'est plus qu'une loque, une ruine lamentable.

Et notre âme ? Elle est bien bornée dans chacun de ses dons. Notre intelligence, quelque savants que nous soyons, est tout enténébrée d'ignorance et d'erreur. Ce que nous savons n'est rien à côté de ce qui nous reste à apprendre, et notre pauvre cœur ou bien est rempli d'égoïsme et d'amour-propre, ou bien devient l'esclave des plus dégradantes et des plus tyranniques passions.

Et même, pour être exact, il faut dire que nous sommes moins que rien, puisque, n'étant que néant, nous sommes encore un néant révolté, néant chargé de dettes et insolvable.

2° *Nous courons de grands dangers à nous montrer et à nous produire.*

*a)* Il y a le danger que les autres nous fassent du mal, car nous vivons au milieu d'un monde méchant, jaloux, corrompu et corrupteur. A chaque pas nous rencontrons le scandale. Les amitiés du monde elles-mêmes sont très dangereuses, et souvent on peut les appeler en toute vérité des amitiés « pleines d'inimitié, *amicitiæ inimicissimæ.* »

Aussi S. Ambroise dit que la marque distinctive d'une jeune fille, c'est la timidité et, par là-même, l'habitude de se tenir cachée : « *Virginum trepidare est.* » La plus mauvaise recommandation pour elle, c'est qu'on puisse dire qu'elle est effrontée et qu'elle n'a pas *froid aux yeux.* Malheureusement, on peut le dire d'un trop grand nombre.

*b)* A se montrer trop, il y a aussi le danger de faire du mal aux autres et d'être pour eux une pierre d'achoppement par sa tenue, par ses paroles, par ses actions, et même simplement par sa présence. La beauté de la femme a été une cause de mort spirituelle pour beaucoup.

*c)* Comment se cacher ? Pour y réussir, il faut avant tout être bien humble intérieurement, être bien persuadé de sa faiblesse et de sa misère, pour désirer rester ignoré et méprisé. L'orgueil cherche toujours à se produire.

Extérieurement, il faut observer toutes les règles de la modestie dans ses habits, dans ses regards, dans ses paroles : ne jamais se vanter, accepter de bon cœur les humiliations, les manquements qui blessent notre amour-propre, aimer la maison et fuir le monde.

### II. — Le parfum des vertus

« *Tout en me cachant, je répands un suave parfum. Vous aussi, malgré votre humilité, ou plutôt grâce à votre humilité, répandez autour de vous le parfum de vos vertus.* »

En effet la violette, bien que n'ayant pas de couleurs tapageuses et bien que se blottissant à terre, se trahit et attire par son parfum. Jeunes filles, si, comme la violette, vous vous cachez par véritable humilité et par crainte du mal, si pour cela vous restez modestes, aimez la maison et fuyez le monde, vous attirerez sur vous l'estime bien plus que celles qui fréquentent les rues ou les lieux d'amusement. Il sortira de votre conduite, de votre personne, un parfum qui se répandra au loin : ce ne sera pas le parfum acheté chez le droguiste, mais un parfum bien autrement attirant : celui de vos vertus.

Des parfums achetés, le moindre mal qu'on puisse en dire est qu'ils ne sont pas *vos* parfums : ce ne sont que des *emprunts* indiquant la misère, comme le sont du reste tous les colifichets de la vanité.

Mais les parfums achetés ont beaucoup d'autres inconvénients. S. Jean Chrysostome va jusqu'à affirmer que les parfums répandus sur le corps ou dans les habits sont l'indice d'un intérieur qui sent bien mauvais, et que si le corps sent bon, souvent l'âme est infecte.

Vous devez répandre non pas l'odeur des parfums, mais celle de la vertu. Le chrétien doit être la bonne odeur du Christ par sa sainteté, et la femme plus encore que l'homme, sinon elle sera repoussante pour les âmes où vit le Christ. S. Pierre Damien raconte qu'une femme de Venise, qui abusait des parfums, fut punie d'une façon terrible : son corps tomba en pourriture de son vivant, à tel point que personne ne pouvait demeurer auprès d'elle. Si ce n'est pas le corps, c'est souvent l'âme qui tombe en pourriture dans celles qui se parfument.

— Mais, direz-vous, si les jeunes filles suivaient vos conseils et se cachaient, elles ne trouveraient pas à s'établir. — Oui, peut-être bien qu'en se cachant elles ne trouveront pas le mauvais mari, partage des étourdies. Mais plusieurs trouveront la perle des époux, Notre-Seigneur, qui les appelle à la vocation religieuse et les rendra mille fois plus heureuses que leurs compagnes, en cette vie et en l'autre.

Et si Dieu les destine au mariage, c'est lui-même qui se chargera, par la conduite de sa Providence, de leur trouver celui qu'il a choisi pour elles, pour leur bonheur et pour leur sanctification.

Du reste, bonne marchandise n'a pas besoin d'enseigne, et la meilleure enseigne pour une jeune fille, c'est la modestie et l'humilité.

### III. — La pénitence

« *Ma couleur aussi est une leçon pour toi : l'Eglise me l'emprunte pour t'inviter à la pénitence.* »

La couleur de la violette n'est pas le noir qui est sombre et représente le chagrin sans espérance. Cependant cette couleur convient déjà au deuil ; l'Eglise l'a adoptée pour ses autels et pour l'habillement de ses ministres durant les temps de pénitence : l'Avent, les Vigiles, les Quatre-Temps et le Carême.

Le violet est le symbole du chrétien qui pleure, mais qui est heureux de pleurer, parce que ces larmes sont un besoin pour son cœur et qu'elles lui procurent la joie et la consolation dès cette vie : « *Beati qui lugent.* Bienheureux ceux qui pleurent. » (Math., v, 5). Il est doux de pleurer sur son exil ici-bas et sur les péchés qu'on a commis, car ces larmes sont un gage du pardon et de l'entrée prochaine dans la patrie.

Le chrétien pleure, comme les Juifs exilés au bord des fleuves de Babylone et comme tous les saints pénitents qui ont pleuré leurs péchés. Mais tout en pleurant, il a un avant-goût du paradis, comme Notre-Seigneur l'a promis : « Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. »

## 10

## Les moteurs

Notre temps est fertile en grandes inventions, bien belles quand on les emploie convenablement, mais terribles aussi quand on les emploie pour le mal. Dans l'ordre surnaturel, les belles inventions existent depuis Notre-Seigneur, mais le monde les ignore. Les hommes ne savent ou ne veulent pas s'en servir. Les merveilleuses inventions de notre époque viennent nous y faire songer. Ecoutons une de celles qu'on met le plus en œuvre maintenant pour s'épargner la fatigue, remplacer les bras et produire plus de travail : les moteurs.

### I. — Dieu, premier moteur

« *Quand tu vois notre force, notre puissance, ô homme, nous devons te faire penser au grand, au tout-puissant moteur, au moteur universel, à Dieu qui, par un seul acte de sa volonté, est le principe de toute vie, de toute activité dans l'univers et met en mouvement tous les mondes et tous les êtres.* »

Quelle puissance dans ce premier moteur ! Quelle puissance il faut pour donner un moteur, c'est-à-dire une activité, aux trillions d'êtres qui ont vie et mouvement dans l'univers, depuis les infiniment petits jusqu'aux astres lancés dans les espaces immenses !

Quelle puissance ne faut-il pas pour faire mouvoir sur elle-même et autour du soleil la Terre, masse de six millions trois cent soixante et onze mille mètres de rayon ! Que pourraient toutes les inventions humaines sur une masse pareille ?

Et cela n'est qu'un fétu à côté de la puissance nécessaire pour actionner les millions de globes célestes, d'étoiles et de planètes de dimensions bien plus considérables que celles de la Terre, et pour les faire marcher, à travers les espaces, à des vitesses vertigineuses, sans qu'il y ait jamais la moindre confusion et le moindre désordre !

Oh ! que l'homme est petit devant une pareille puissance ! Et cependant il ose se dresser contre Dieu et lui dire en face : « *Non serviam !* Je ne t'obéirai pas ! » (Jér., II, 20). Pauvre petit ver de terre, si Dieu n'avait pas pitié de toi et de ta folie, comme tu serais vite écrasé et anéanti !

### II. — L'amour, moteur de l'ame

« *O homme, tu as en toi-même un moteur qui est le mobile de toutes tes actions, de toute ta con-*

*duite, de toute ta vie. Ce moteur, c'est l'amour. Seulement, fais attention qu'il soit bien dirigé, car, mal dirigé, il causerait des catastrophes.* »

Pour les corps, le moteur interne qui les met en mouvement est leur poids. Pour les âmes, le moteur est l'amour. « *Amor meus pondus meum : eo feror quocumque feror.* Mon amour, dit S. Augustin, est mon poids : c'est lui qui me porte partout où je vais. » Dans toutes nos actions délibérées, en effet, c'est un amour ou un autre qui nous fait agir : c'est l'amour-propre ou l'amour des richesses, des plaisirs, des honneurs, de nos aises, de notre bien-être, si ce n'est pas l'amour de Dieu.

Et ce moteur de l'amour est bien puissant. Il est fort comme la mort : « *Fortis ut mors dilectio.* » (Cant., VIII, 6). Quels travaux ne fait pas entreprendre, par exemple, quels maux ne fait pas affronter et supporter l'amour des richesses ! On lui sacrifie son repos, sa santé, son honneur, sa vie et même sa conscience, son âme, son éternité. Quelles folies aussi ne fait pas commettre l'amour des créatures !

Mais aussi à quels abîmes conduit l'amour mal réglé, mal dirigé !

Le moteur mal réglé conduit fatalement à des catastrophes. L'amour qui n'est pas éclairé et dirigé par la foi et qui ne devient pas l'amour de Dieu, est un moteur sans guide qui, dès cette vie, mène à toutes sortes de misères. C'est la course folle en dehors du chemin, au milieu des ronces, des rochers et des précipices. A quelles chutes ne doit-on pas s'attendre avec un pareil moteur ! A combien de fautes graves est-on exposé, quelles chutes pour soi-même et que de victimes on fait sur son chemin par ses scandales !

Mettons donc de bons freins à notre moteur et un bon phare pour éclairer sa route : car tout amour non réglé devient passion, la passion devient habitude et tôt ou tard ce sera la chute dans les abîmes.

Et cependant combien il y a peu de moteurs bien éclairés et bien réglés dans les cœurs humains ! que de folles amours qui deviennent folles passions ! Aussi qu'est-ce que l'humanité considérée dans son ensemble ? C'est un immense tourbillon de millions de moteurs lancés à toute vitesse et dans toutes les directions, dans une confusion incroyable, les uns sur les autres. Aussi que de funestes conséquences !

### III. — L'AMOUR DE DIEU

« *O homme, donne donc à ta vie le moteur puissant, doux et sûr, de l'amour de Dieu : c'est cet amour qui devrait être le moteur universel de l'humanité.* »

Notre vie, en effet, est orientée vers ce que nous aimons. Si nous aimons les créatures, notre vie va aux créatures ; si nous aimons Dieu, notre vie va vers Dieu. A notre mort, notre âme, délivrée du poids et des liens du corps, s'envolera du côté où l'emporteront ses affections. Si c'est l'amour de Dieu seul qui existe en elle, elle ira aussitôt à Dieu, c'est-à-dire au ciel où Dieu se donne : son amour nous servira d'ailes.

Si à ce moment, avec l'amour de Dieu dominant, il y a en nous d'autres affections non sanctifiées par la charité, ces affections seront autant de cordes qui retiendront notre âme en bas, et il faudra qu'elles soient brûlées par les flammes du purgatoire. Et si l'on meurt sans amour de Dieu, l'âme restera loin de Dieu : ce sera l'éternelle séparation d'avec Dieu, ce sera l'enfer.

L'amour de Dieu est donc le moteur indispensable dont il faut se munir : avec ce moteur nous arriverons sûrement au but ; sans lui ce sera pour toujours la perte de Dieu et de tout bonheur.

Ce moteur de l'amour de Dieu est le plus puissant de tous. Avec lui on peut braver toutes les forces de la terre et de l'enfer et entreprendre des œuvres gigantesques. « *Quis nos separabit a charitate Christi ?* Qui nous séparera de la charité du Christ ? s'écrie S. Paul. Sera-ce la tribulation, les angoisses, la faim, la nudité, les dangers, les persécutions, le glaive ? » Et il répond : « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature, ne pourront me séparer de la charité de Dieu qui est en N.-S. Jésus-Christ. » (Rom., VIII, 35-9). Si nous aimons Jésus, nous sommes dans ses bras, dans son cœur. Qui serait assez fort pour nous en arracher ?

Ce moteur si puissant de l'amour de Dieu est en même temps bien agréable et bien doux. Avec les moteurs inventés par les hommes, on a parfois de rudes secousses, des chocs terribles. Le moteur de l'amour divin, au contraire, adoucit tous les chocs, les coups et la souffrance. Bien plus, quand ce moteur est assez fort, il rend tous les maux agréables, il en fait une source de joie et de délices. C'est ainsi que les Apôtres, après avoir été durement flagellés, s'en allaient tout joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.

Folie ! diront les gens du monde. Sainte et belle folie, dit S. Paul, et qui est la suprême sagesse. Jésus a été le premier fou d'amour pour nous : sa folie est allée jusqu'à lui faire boire jusqu'à la lie le calice des humiliations et des souffrances. Si nous aimons bien Jésus, c'est aussi avec ivresse que nous boirons ce même calice. « *Et calix meus inebrians, quam præclarus est !* » (Ps. XXII, 5).

Seulement, si nous nous sommes donné, moyennant le secours de la grâce, ce moteur de l'amour de Dieu, il faut l'entretenir, lui fournir l'aliment nécessaire par la prière fréquente, les sacrements, l'oraison, les saintes lectures, et il faut s'en servir partout et toujours.

Si tous les hommes étaient mus par le moteur de l'amour de Dieu, que l'humanité serait belle et heureuse !

## LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

### V

#### ÉCHEC A LA CHARITÉ-SUR-LOIRE

Jeanne va continuer sa vie errante et douloureuse. Elle est un embarras pour le roi qu'elle gêne, et cependant il n'ose se séparer d'elle, soit qu'il garde pour elle un reste d'affection, soit qu'il craigne d'être accusé d'ingratitude.

I

Il ne se plaît pas longtemps à Bourges et, après quelques jours, il se retire dans son joli château de Mehun-sur-Yèvre pour y passer les jours d'automne. La Pucelle l'accompagne, ainsi que la cour. Mais que faire d'elle ? On ne saurait la renvoyer, et si elle demeure auprès du roi, elle peut ressaisir son influence sur lui.

La Charité-sur-Loire était toujours au pouvoir des Anglais. On décide donc une expédition sur cette forteresse, et d'abord sur St-Pierre-le-Moutier qui commande la place. On réunit un petit corps d'armée. Jeanne en prendra la direction, mais elle sera sous les ordres du sire d'Albret, frère utérin de La Trémoïlle. Ainsi elle demeurera surveillée de près par le favori. D'Albret après le duc d'Alençon, quelle ironie et quel traquenard ! Comment espérer le succès ?

On part à la fin d'octobre. Jean d'Aulon accompagne Jeanne, et c'est lui qui, dans sa déposition, nous raconte ce qui se passa devant St-Pierre-le-Moutier.

Après quelques jours de siège, l'ordre arrive de donner l'assaut. Mais la place est forte, la garnison nombreuse et vaillante. Jean d'Aulon est blessé d'un trait au talon, mais si grièvement qu'il ne peut ni se tenir debout ni avancer sans béquilles. Il aperçoit alors Jeanne qui est restée près de la forteresse en très petite compagnie. Elle n'avait auprès d'elle que les gens de sa maison. Il se hisse sur un cheval comme il peut, et se rend auprès d'elle : « Que faites-vous ainsi seule ? lui crie-t-il. Et pourquoi ne pas vous retirer avec les autres ? »

Elle enlève alors le casque qui lui couvre la tête et répond : « Je ne suis pas seule. J'ai encore avec moi cinquante mille de mes gens, et je ne partirai pas d'ici que la ville ne soit prise. »

Cependant Jean d'Aulon regarde. Elle est bien seule avec quatre ou cinq hommes.

— « Quittez cette place, dit-il avec insistance, et retirez-vous comme les autres.

— Faites-moi plutôt apporter des fagots et des claies, dit-elle, afin que je fasse un pont sur les fossés. »

Puis elle crie très haut : « Aux fagots ! aux claies, tout le monde, afin de faire le pont ! »

« Et voici qu'aussitôt le pont fut fait et établi. J'en fus tout émerveillé, car, de suite, la ville fut prise d'assaut sans grande résistance. Tous les actes de la Pucelle me semblent bien plus divins et miraculeux qu'humains. Il est impossible à une si jeune fille de faire de telles œuvres sans le vouloir et la conduite de Notre-Seigneur. » (Ayroles, IV, 214).

Les cinquante mille guerriers qu'elle voyait étaient à coup sûr des anges envoyés à son secours par S. Michel pour l'aider et la réconforter. A St-Pierre-le-Moutier, en effet, elle a toute sa belle énergie ; ses hommes l'écoutent, saisis qu'ils sont par l'autorité supérieure qui émane de sa personne. Dans l'ardeur de la victoire, comme ils se précipitent dans la ville et vont enfoncer les portes de l'église pour la piller, Jeanne se présente devant eux, leur défend de pénétrer dans le sanctuaire, et ils se retirent, comme des enfants pris en fraude.

Cet éclatant succès paraît plutôt avoir contristé la cour : on voyait déjà la Pucelle commencer sur la Loire une brillante campagne qui lui eût rendu tout son prestige de Reims. C'est pourquoi l'on ne fit rien pour profiter de cette victoire.

Alors elle prépare elle-même l'expédition contre La Charité-sur-Loire, de concert avec le sire d'Albret qu'elle paraît avoir conquis. Elle écrit à la ville de Clermont, le 7 novembre, pour demander des traits, de l'artillerie, de la poudre, et le 9 novembre aux habitants de Riom dans le même but. Elle leur annonce qu'elle a pris St-Pierre-le-Moutier, qu'elle va mettre maintenant le siège devant La Charité, et elle ajoute : « Faites en sorte que la chose ne traîne pas, par suite du manque de poudre et autres engins de guerre, et qu'on ne puisse vous accuser de négligence ou de refus sur ce point. »

Cette lettre est datée de Moulins. Sainte Colette habitait alors cette ville. « Comment supposer, écrit Siméon Luce, que la pieuse héroïne n'ait pas profité de cette occasion pour se recommander aux prières de la sainte réformatrice des Clarisses, alors surtout que Colette et Jeanne avaient dans la duchesse de Bourbon une amie commune qui dut mettre le plus grand empressement à faciliter leur entrevue ? » *(Revue des Deux-Mondes*, 1881, p. 90).

Cette opinion offre une grande probabilité, mais aucun document jusqu'ici n'en établit la certitude. De même demeure sans solution cette autre question : « Jeanne appartenait-elle au Tiers Ordre de S. François d'Assise ? » Sa vie, d'ailleurs, fut si courte qu'elle n'eut pas le temps de réaliser tous les desseins que lui suggéraient son ardente piété, ainsi que son désir d'obéissance et d'immolation.

II

Comme elle parcourait tout le pays afin de recruter des soldats pour faire le siège de La Charité-sur-Loire, elle se rendit à Montfaucon-en-Berry, aujourd'hui Villequiers, à huit lieues de Bourges. C'est là que vint la trouver une aventurière qui porte dans l'histoire le nom de Catherine de la Rochelle. Celle-ci se prétendait aussi inspirée et voulait travailler avec elle au relèvement du pays. Elle disait qu'une dame blanche, vêtue de drap d'or, lui apparaissait tous les matins et lui ordonnait « d'aller par les bonnes villes, de se faire donner par le roi des hérauts et des trompettes pour faire crier que quicon-

que aurait de l'or, de l'argent ou un trésor caché eût à les apporter de suite ; qu'elle connaîtrait bien ceux qui ne le feraient pas et qui tiendraient leurs trésors cachés. Elle saurait bien les trouver, ces trésors, et ils serviraient à payer les hommes d'armes de la Pucelle. »

— Retournez vers votre mari, lui dit Jeanne, faites son ménage et nourrissez ses enfants.

Cependant, « pour avoir la certitude de son fait », la Pucelle « parla à sainte Marguerite et à sainte Catherine qui lui dirent que le fait de cette Catherine n'était que folie et que tout était néant. » Quand elle revint vers le roi, elle lui dit « que c'était folie, et que tout était néant chez elle. » Mais le Fr. Richard, qui était un peu illuminé et qui aimait les choses extraordinaires, soutenait Catherine et « voulait qu'on la mît à l'œuvre. » Comme Jeanne refusa, ils furent « l'un et l'autre très mécontents d'elle. »

Catherine de la Rochelle ne conseillait pas le siège de La Charité. « Il fait trop froid, disait-elle, et je n'irai pas. »

« Elle voulait aller, raconte Jeanne, vers le duc de Bourgogne pour faire la paix. Je lui dis qu'il me semblait que l'on n'y trouverait point la paix, si ce n'était par le bout de la lance. »

Toutefois la Pucelle voulut l'éprouver et la confondre. Puisque la dame blanche venait toutes les nuits, elle demanda à coucher avec Catherine pour la voir. Elle veilla jusqu'à minuit et ne vit rien, puis elle s'endormit. Le matin arrivé, elle demanda si la dame était venue.

— Oui, dit Catherine, mais vous dormiez et je n'ai pas pu vous éveiller.

— Ne reviendra-t-elle pas la nuit prochaine ?

— Elle reviendra sûrement.

Jeanne alors dormit le jour afin de pouvoir veiller toute la nuit, et comme « elle ne voyait rien, » elle demandait souvent à sa compagne : « Ne viendra-t-elle point ? » Catherine répondait : « Oui, bientôt. » Mais la dame ne vint pas, et ainsi fut découverte l'imposture. (Ayroles, IV, 76 ; V, 239).

La Pucelle poursuivait activement les préparatifs du siège. La ville de Bourges, quoique chargée d'impôts, lui fit remettre, le 24 novembre, la somme de treize cents écus. La fidèle ville d'Orléans fit transporter par eau à La Charité sa bombarde avec un attelage de vingt chevaux, des canonniers et des couleuvrines. Elle envoya aussi un aumônier, le cordelier Jacques, un médecin, Geoffroy Drion, un garde, Savoré, et une compagnie de quatre-vingt-neuf hommes. « Chacun des guerriers avait reçu un uniforme neuf, une huque gros-vert, brodée des orties orléanaises, et relevée d'une croix blanche sur la poitrine. » (*Jeanne d'Arc*, Mgr Debout, II, 193).

Le siège de La Charité commença à la fin de novembre, avec l'aide du maréchal de Boussac. L'artillerie ouvrit des brèches dans les murailles et Jeanne commanda l'assaut. Mais ses troupes étaient trop peu nombreuses ; elles furent repoussées malgré leur grande bravoure. Il faisait très froid. Il fallait aux soldats du feu et surtout des vivres en plus grande abondance. La Trémoïlle ferma le trésor royal. L'on dut lever le siège et faire une retraite précipitée en abandonnant une partie des canons.

Pour la première fois Jeanne était vaincue, vaincue par la cupidité du favori plus que par les éléments et par l'ennemi. Car l'or ne manquait plus dans le trésor. Mais, pour La Trémoïlle, il s'agissait non pas de faire triompher les armes de France et l'honneur du roi, mais d'humilier Jeanne, d'abaisser son prestige et de la perdre dans l'esprit du prince qu'elle avait tant de fois rendu victorieux. Le siège avait duré trois semaines.

Jeanne s'en revint, le cœur brisé, à Jargeau, où elle revit Catherine de la Rochelle et le Fr. Richard. Elle y passa la fête de Noël. On l'accusera plus tard, sans aucune preuve, d'avoir trois fois communié, ce jour-là, de la main du religieux cordelier.

Puis elle retourna à Mehun-sur-Yèvre, auprès du roi. Charles VII la trouva triste, il l'entoura d'égards. Jamais d'ailleurs il n'avait eu un mot sévère pour elle, même quand il subissait le plus l'emprise de La Trémoïlle, même après l'échec de La Charité. Il ne se départait jamais de cette courtoisie royale qui savait être caressante et qui faisait pardonner sa faiblesse. Il estimait toujours profondément celle qui s'était dévouée pour lui, qui l'avait fait ce qu'il était, et dont le charme virginal le ressaisissait toujours. Il eût fallu qu'elle ne s'éloignât jamais de lui. Mais son âme incertaine était à la merci de la flatterie, du favoritisme et des nécessités d'argent. Nul doute qu'il ne souffrît dans son cœur lorsqu'il l'avait contristée, et qu'il ne se le reprochât. Alors il essayait de réparer, quand il la revoyait, et il cherchait les procédés qui lui fussent agréables. Il était sûrement alors dans cet état d'âme à Mehun-sur-Yèvre, à la fin de décembre.

Sachant combien elle aimait sa famille, il voulut l'anoblir. Il ne se contenta pas de l'anoblissement ordinaire, par voie masculine. Le titre qu'il fit rédiger porte cette clause exceptionnelle :

« Nous anoblissons et faisons noble la Pucelle ; Jacques Darc, de Domremy, son père ; Isabelle, son épouse, mère de Jeanne ; Jacquemin, Jean et Pierre ses frères, toute sa parenté et tout son lignage, à cause d'elle ; ainsi que leur postérité masculine et féminine, née ou à naître en légitime mariage. »

Ainsi, « Jeanne d'Arc, du bailliage de Chaumont ou de son ressort, en considération des louables, agréables et utiles services qu'elle nous a rendus de tant de manières, ainsi qu'à notre royaume,... environnée d'une clarté divine, laissera à sa famille un témoignage de notre royale libéralité, qui perpétuera dans tous les temps le souvenir de si grandes grâces et de la gloire de Dieu. »

« Donné à Meung-sur-Yèvre, au mois de décembre de l'an de grâce 1429... »

Elle se réjouit de cet honneur pour les siens, pour son bon père qui avait quitté Reims avec désappointement parce qu'elle avait échoué devant Paris ; mais elle portait dans son âme une plaie inguérissable qui allait sans cesse s'élargissant.

## VI

### TROIS MOIS D'ANGOISSE

Les trois mois qui suivirent furent pour elle des mois d'une inexprimable angoisse.

### I

Elle s'ennuie dans l'inaction à Mehun-sur-Yèvre et pour se distraire elle va visiter sa bonne ville d'Orléans. Elle y est le 19 janvier 1430. Elle y est reçue avec le même empressement, la même affection, et elle y prolonge son séjour. Elle pense que si jamais il lui est donné de goûter quelques moments de repos, c'est là qu'elle s'établira, et elle y loue, dans la rue des Petits Souliers, pour soixante ans, une maison qui appartient au Chapitre. Guillaut de Guyenne — sans doute son héraut fidèle — lui sert de caution. Qu'elle serait heureuse, là, parmi ses souvenirs, à l'ombre des églises, au milieu de ces braves gens qui lui demeurent si reconnaissants ! Elle ne goûtera point cette joie, mais sa mère, Isabelle Romée, viendra, en 1440, se fixer à Orléans qu'elle ne quittera plus. C'est d'Orléans qu'elle partira, en 1455, pour se rendre à Paris afin de réclamer la réhabilitation de sa sainte fille.

On ne sait rien de précis sur l'emploi du temps de la Pucelle au mois de février 1430. Elle dut revenir auprès du roi, qu'elle supplia d'entrer en campagne pour achever la conquête de son royaume : « Sire, lui disait-elle, je ne durerai guère qu'un an. Hâtez-vous de m'employer au service de la patrie ! »

Alors La Trémoïlle les emmena dans son château de Sully-sur-Loire. Il y donnerait de grandes fêtes au roi, afin de l'empêcher de céder aux suggestions incessantes de Jeanne.

Mais celle-ci demeurait absorbée dans ses projets. Elle pensait à tout. Elle écrivait aux bourgeois de Tours, pour leur demander une dot de cent écus en faveur d'Héliette Polnoir qui allait se marier. On se souvient que Hennes Polnoir lui avait peint son étendard aux noms de Jésus et de Marie. Ils regrettent de ne pouvoir fournir cette grosse somme, mais « pour l'amour et l'honneur de la Pucelle, » ils décident le 7 février qu'un représentant de la municipalité assistera à la bénédiction nuptiale, afin d'y prier au nom de ses concitoyens, et que la ville paiera le pain et le vin de la noce.

Elle écrit aux Rémois, le 16 mars, pour les rassurer, car les bandes bourguignonnes pillent le pays, et ils craignent d'être assiégés. Ils ne le seront pas. S'ils l'étaient, elle ferait rapidement lever le siège de leur ville : « Je vous ferais bien encore parvenir d'autres nouvelles qui vous combleraient de joie, ajoute-t-elle, mais je crains que les lettres ne soient prises en route, et que l'on ne voie ces nouvelles. »

Elle comptait donc reprendre bientôt la campagne contre les ennemis de son pays et formait de vastes projets.

Les Hussites aussi la préoccupaient, parce qu'ils s'étaient « livrés à une superstition honteuse et impie ». Elle leur fait écrire par Paquerel, le 23 mars : « Si je n'étais occupée à guerroyer contre les Anglais, je serais déjà venue vous visiter. » Et elle presse les « Bohémiens hérétiques » de revenir à la foi.

Pendant ce temps, on négociait toujours avec Philippe le Bon. La trêve de Noël avait été prolongée d'un mois, à cause de son mariage avec Isabelle de Portugal, retardé jusqu'au 12 janvier 1430, et l'on préparait « la journée d'Auxerre ». Les Anglais aussi négociaient avec le duc de Bourgogne et, le 8 mars, ils lui reconnaissaient les comtés de Champagne et de Brie, afin de l'engager à combattre pour eux et à défendre ses nouvelles provinces. Enfin les Anglais venaient de se jeter sur Lagny. Jeanne suivait avec anxiété tous ces événements, elle voyait les dangers.

Un complot s'est formé à Reims pour ouvrir aux Anglais les portes de la cité. Le roi en a été peiné, mais, ainsi qu'elle le mande le 28 mars à ses chers Rémois, il sait qu'ils sont restés fidèles et il en éprouve une grande joie. La cause royale triomphe toujours : « Toute la Bretagne est française ». Le duc doit envoyer au roi trois mille combattants avec une solde de deux mois.

Elle relevait le courage des autres et pourtant elle était elle-même profondément triste et découragée. Chaque jour l'épreuve devenait plus lourde.

Peu après cette lettre, le lendemain peut-être, elle quitta Sully-sur-Loire, sans prendre congé du roi. Elle était écœurée « de la façon et du mode dont le roi et son conseil usaient pour le recouvrement du royaume, dit Perceval de Cagny, et elle en fut, quant à elle, très mal contente. Elle feignit de se mettre en route pour une excursion de plaisance ; et, sans retourner à Sully, s'en alla à Lagny-sur-Marne. De cette place, en effet, on faisait bonne guerre aux Anglais de Paris et d'ailleurs. » (Ayroles, III, 195).

Elle ne devait jamais revoir le roi.

### II

Son objectif, c'était toujours Paris.

Elle respire enfin, échappée à l'étouffoir et à l'atmosphère déprimante de Sully. Elle arrive rapidement, avec quelques cavaliers seulement, à Lagny, au commencement d'avril. Quand elle entre dans la ville, elle se voit entourée de bonnes gens qui lui racontent, éplorés, une histoire touchante. Une pauvre femme a mis au monde, il y a trois jours, un enfant mort-né et elle ne veut pas le laisser enterrer. Elle demande un miracle pour que son fils puisse être baptisé. Le petit cadavre, déjà tout noir, avait été déposé au pied de la statue de Notre-Dame, à l'église, et des jeunes filles agenouillées autour de lui priaient la bonne Mère. On supplie Jeanne de ressusciter l'enfant. Sa venue, en effet, n'est-elle pas providentielle ? Elle est trop compatissante pour ne pas pleurer avec eux. Elle se rend à l'église, elle prie ardemment avec les fidèles, et tout à coup l'enfant donne des signes de vie : il s'agite, il baille trois fois. Un prêtre le baptise, puis l'humble petit chrétien expire et son corps est inhumé en terre sainte.

Aussitôt le miracle opéré, Jeanne s'est relevée et elle a quitté l'église sans bruit.

Ses juges lui demanderont à Rouen : « N'a-t-on